

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Le cinquième combat de la frégate *la Gloire***SOMMAIRE.**

RECITS HISTORIQUES : Le cinquième combat de la frégate *la Gloire*. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les deux jumeaux (*suite et fin*); Le malade imaginaire (*suite*). — VARIÉTÉS : La femme de l'aveugle; La source de l'Arvéron; Anecdote.

RÉCITS HISTORIQUES.**LE CINQUIÈME COMBAT DE LA FRÉGATE LA GLOIRE.**

La gravure ci-dessus représente un des plus beaux faits de nos héroïques marins.

Pendant les guerres de la Révolution, la frégate française *la Gloire*, attaquée par une escadre anglaise, soutint contre elle quatre combats dans l'espace de cinq jours.

Criblée de boulets, elle se traînait péniblement sous ses deux basses voiles en lambeaux, lorsqu'elle fut attaquée par le vaisseau *l'Auson* et le brick *le Kangaroo*.

Quoique criblée de toutes parts et réduite à l'état le plus déplorable, la frégate française rendit terrible à l'ennemi ce cinquième combat, et n'apporta qu'après avoir épuisé toutes ses munitions.

Le commandant de cette frégate s'appelait *Segond*; ce dernier combat eut lieu en novembre 1798, à la vue des côtes d'Irlande. M.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.**LES DEUX JUMEAUX.****IV**

Qu'ils étaient heureux ces jeunes et beaux enfants! qu'ils étaient adorables et adorés! tout le pays retentissait de leurs louanges; ils en étaient l'amour et la gloire.

L'affection qui unit ordinairement deux jumeaux était si intime entre Édouard et Ellna qu'ils ne com-

prenaient pas qu'il leur fût possible de vivre l'un sans l'autre. Ils pensaient, ils agissaient ensemble; tous leurs désirs tendaient à se rapprocher de plus en plus. Ils disaient toujours *nous*.

Ainsi, leurs jours s'écoulaient sans nuages. Nulle maladie, nul souci, nul chagrin, n'avaient attristé leurs cœurs ou altéré leurs traits.

Mais, hélas ! cette radieuse sérénité devait avoir bientôt un terme.

Aux approches de l'hiver, les joues d'Édouard avaient commencé à se colorer d'une rougeur fiévreuse. Bientôt cette rougeur disparut. Édouard devint pâle; ses forces diminuèrent, sa taille svelte se courba, telle qu'un jeune arbrisseau fatigué par l'orage. Sa respiration était courte et haletante; ses mouvements, naguère si pleins d'animation et de vie, faibles et lents; ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

Les médecins furent consultés; ils prononcèrent l'arrêt fatal.

« Consomption ! quelques mois de langueur, et puis la mort ! »

Oh ! comme dès ce moment, tout fut changé ! A mesure qu'il s'avancait vers la tombe, Édouard regardait en arrière dans la vie, et il la voyait s'enfuir, rapide, rapide, ainsi que le marin voit fuir, du haut de son navire, le rivage qu'il abandonne.

« Si jeune encore ! murmurait-il, et déjà mourir ! Ellna, te quitter ! me séparer de toi, de notre mère !... Et cette belle vie, cette terre si ravissante, ces créatures si bonnes.... Tout, tout !... Oui, être arraché à tout et mourir !... Quelle affreuse destinée !... »

Ellna s'efforçait de rassurer, de consoler son frère.

Mais, elle aussi, était triste, profondément triste....

« Mon frère, disait-elle à Édouard, ce soleil a tant de force.... Viens à la fenêtre, laisse le luire sur toi. Viens, place-toi dans ce fauteuil que je t'ai préparé.... Vois ces fleurs que je t'ai cueillies ; respire leur parfum, il te rendra en hiver toute la saveur du printemps. »

Et d'autres fois :

« Mon frère, repose-toi sur moi, tu seras mieux et je serai si heureuse ! »

Et Édouard appuyait sa tête sur le sein d'Ellna ; et elle restait ainsi des heures entières, s'efforçant de contenir l'émotion de son cœur, et d'unir sa respiration à celle du cher malade.

« Oh ! vois, s'écriait-elle par moments, comme les nuages se dissipent, comme le ciel s'éclaircit. Il s'ouvre, et que son azur est beau ! c'est la réponse de Dieu, il a exaucé ma prière. Le ciel de notre bonheur est obscurci par des nuages, mais bientôt ces nuages se dissiperont, et il redeviendra clair. Tu ne mourras point ! »

Souvent aussi, Ellna s'efforçait de jouer et de plaisanter, afin de rappeler l'espérance dans leurs deux cœurs. Elle dansait devant Édouard, et l'enveloppait gracieusement de la gaze légère qui lui servait d'écharpe. Elle lui chantait des romances, et toute sorte de jolies chansons. Mais, lorsqu'une réflexion mélancolique sur le bonheur de la vie passée, s'échappait de la bouche d'Édouard ou que seulement un faible sourire effleurait ses lèvres pâles, alors tout rayon d'espoir s'éteignait dans les yeux d'Ellna ; et les deux jumeaux se mettaient à pleurer.

Ellna exhortait son frère à prendre exactement les remèdes prescrits par le médecin ; elle les préparait de ses propres mains.

Qui pourrait dire tout ce que sa tendresse inventive découvrait chaque jour de consolation et de soulagement pour le malade ! Elle se trempait les mains dans l'eau glacée, afin de les passer sur le front brûlant de son frère pour le rafraîchir ; elle lui lisait ou lui racontait pendant ses nuits d'insomnie les choses qu'elle croyait les plus propres à l'intéresser ou à le distraire. Et dans ces heures lugubres où la mort se présentait à Édouard dans toute l'horreur de sa solitude, Ellna, pour ranimer son courage, lui promettait de le suivre.

« Comment pourrais-je faire autrement ? lui disait-elle ; je ne comprends pas la vie sans toi. »

Bientôt, elle tint sa promesse.

Au commencement du printemps, les symptômes du même mal se déclarèrent en elle ; et il fit des progrès rapides dans cette nature délicate déjà si affaiblie par les angoisses et par les veilles.

Elle entendit aussi de la bouche des médecins son arrêt de mort.

V

« Nous sommes bien jeunes, et pourtant il faut mourir ! »

Ainsi, murmuraient d'une voix plaintive, Édouard et Ellna. Mais, ce *nous* qui les réunissait était déjà une goutte de consolation dans la coupe amère.

Ils prirent ensemble congé des fleurs du printemps qu'ils ne devaient plus revoir.

Chaque jour voyait s'échapper de leur sein une étincelle de vie.

Souvent on les rencontrait marchant péniblement, se soutenant l'un l'autre, dans ces champs et sous ces berceaux de verdure où jadis ils jouaient avec tant de gaieté et d'ardeur.

Ils disaient adieu à tous les êtres qui les environnaient, au ciel, à la terre, au soleil dont le flambeau devenait de plus en plus pâle à leurs yeux.

Lorsqu'on parlait devant eux de plaisirs prochains, ou de bonnes actions futures, afin de les distraire et d'élargir en quelque sorte pour eux cet avenir que le destin leur faisait tous les jours plus étroit, ils disaient, les larmes aux yeux.

« Nous ne serons plus là, car nous devons mourir !... »

— Venez me voir à l'automne, leur disait un jour un de leurs voisins, alors mes pêches et mes raisins seront mûrs, et vous pourrez en manger autant qu'il vous plaira.

— Nous ne le pourrons pas, répondaient-ils, car, à l'automne nous ne serons plus ! »

Un aimable vieillard, leur ami, leur disait :

« Le mois prochain, mes petits-enfants, Alfred et Julie, viendront me visiter. Ils sont beaux et bons. Plus tard, Alfred sera l'époux d'Ellna et ma petite Julie sera la femme d'Édouard. Et vous marcherez joyeux, comme dans un quadrille de bal, et nous aurons sur la terre une image du royaume des cieux.

— Hélas ! répondirent-ils, nous ne pouvons nous marier, car nous devons bientôt mourir. »

Ainsi, de toutes parts, la mort leur arrivait dure et sévère ; brisant toutes leurs forces, et les enveloppant de tristesse et d'ombre.

Mais, cette mort, cette mort si terrible, ils devaient pourtant apprendre à l'aimer.

La souffrance qui jamais n'avait osé approcher de ces âmes angéliques, enfonçait sans pitié ses griffes de tigre dans leur poitrine.

Aussi, lorsqu'ils murmuraient leur plainte habituelle : « nous devons bientôt mourir ! » ils semblaient dire : « Bientôt, nous nous reposerons ! »

Leur martyre fut court ; la paix vint même pour eux avant la tombe. Une sorte d'évanouissement lent et sans douleur les conduisit jusqu'au seuil de la vie où ils purent encore cueillir quelques fleurs.

Mais, ils avaient souffert ; et au souffle amer de la souffrance, le charme qui avait revêtu le monde à leurs yeux de tant de splendeur s'était dissipé.

« Les hommes souffrent, disaient-ils, les animaux souffrent, tous les êtres souffrent. Oh ! il n'est pas bon de demeurer ici-bas, c'est le séjour du chagrin. »

Et ils ne souhaitaient plus de vivre. Si encore ils avaient pu soulager la souffrance !

« Mais que pouvons-nous faire, maintenant, s'écriaient-ils péniblement. Hélas ! bien peu de chose ! »

Et leurs yeux voilés de larmes, embrassaient toute la terre dans un triste regard.

En ce temps-là, un prêtre bon et éclairé, les instruisait dans la religion de leur baptême. La sainte semence crut et fructifia au centuple dans leurs âmes angéliques, comme dans la bonne terre de l'Évangile.

Leurs yeux devenaient plus vifs, et plus limpides à mesure que la divine lumière pénétrait leurs cœurs. Souvent ils abaissaient leurs regards vers la terre et ils disaient en soupirant.

« Ce monde n'est pas bon ! »

Et les élevant soudain vers le ciel, ils s'écriaient avec transport.

« Là, il y a un monde meilleur ! »

Après leur première communion, la paix de leurs cœurs fut parfaite ; ils ne songèrent plus qu'à l'éternité.

VI

L'été, puis l'automne se précipitaient à grands pas.

Les belles têtes des jumeaux reposaient sur les coussins d'où elles ne devaient plus se relever. Déjà leurs amis comptaient les secondes de leur vie.

Édouard et Ellna, malgré leur faiblesse, cherchaient encore à les consoler.

« Nous veillerons sur vous, leur disaient-ils, quand nous serons devenus des anges ; nous prierons Dieu pour vous ! »

Lorsqu'ils ne pouvaient plus parler, ils regardaient tendrement, et lorsque leurs paupières fatiguées se fermaient, ils souriaient avec douceur.

À la veille d'expirer, ils se sentirent tourmentés d'une douloureuse inquiétude. Ils avaient peur de ne pas mourir en même temps, et de ne pouvoir s'élever ensemble vers cette demeure de lumière, de paix et de bonheur après laquelle ils soupiraient.

Placés l'un près de l'autre, ils observaient avec un chagrin secret, les progrès que le mal faisait sur leurs visages.

Chaque soir, ils se demandaient l'un à l'autre :

« Nous réveillerons-nous demain matin dans le ciel ? »

Les amis, les parents, tous ceux qu'ils avaient connus et aimés, se réunissaient autour de leur lit de douleur. On apportait dans leur chambre, comme dans un temple sacré tout ce qu'on croyait pouvoir leur être utile ou agréable. Maintenant, ce n'était plus en don, c'était comme en sacrifice qu'on leur offrait, les fleurs, les fruits, les vœux ardents, les larmes de regret. Et les jumeaux acceptaient tout avec un sourire de recon-

naissance, et en murmurant doucement cette promesse : « Nous prierons Dieu pour vous ! »

.....

Le mois d'octobre touchait à sa fin.

Pendant une nuit de grand orage, Édouard et Ellna s'étaient endormis, suivant leur habitude, d'un sommeil profond et paisible.

Leur mère et les amis qui étaient présents, compaient avec anxiété chaque coup de l'horloge, et veillaient dans la chambre silencieuse.

« Comme ils dorment bien ! disaient tout bas ceux qui se hasardaient à parler. Minuit ! Voyez comme ils sourient dans leurs rêves charmants ! »

Le matin arrive.

Ils dorment encore !

L'orage s'apaise, le ciel s'éclaircit, le soleil se lève radieux.

Ils dorment encore !

Écoutez !

Est-ce le souffle de leur poitrine, où le souffle du vent qui passe par la fenêtre ?...

VII

Un rayon doré du soleil tombe doucement sur le visage des jumeaux.

Ils ne dorment plus !

Ils sont éveillés... Perdus dans le ciel !...

Flammes pures issues d'une même étincelle qui toujours avaient brûlé unies, ne devaient-elles pas s'envoler ensemble de la terre ?

Oh ! mais leur mère, leur pauvre mère !...

Ils prient pour elle !

.....

Voyez-vous dans le cimetière, cette figure de femme assise sur une pierre, et immobile comme elle ?... Les boucles de ses cheveux gris flottent négligemment sur ses épaules ; le vent se joue dans ses vêtements en désordre. Elle est vieille... Mais ce ne sont pas les années qui l'ont vieillie. Voyez ses yeux tristes et ternes ! voyez la douleur sur ses lèvres muettes !... Pourquoi est elle assise là ? Pourquoi ne la rencontre-t-on jamais ailleurs ? Elle est là, parce que là est son cœur. Voyez-vous ce tombeau ?... C'est celui de ses enfants....

Les pleurs ont obscurci ses yeux. La lumière de son esprit est devenue pâle. Elle ne voit point les feuilles d'automne qui tombent autour d'elle ; elle ne sent point la brise du printemps lorsqu'elle fait fondre la neige qui couvre les tombes. Elle vient chaque jour au cimetière ; et la chaleur de l'été, et le froid de l'hiver la trouvent également insensible. Nul de ceux qui la connaissent ne lui parle, et elle ne parle à personne. Elle n'a qu'un but : la mort ! Pendant de longues années, elle a vu les tombeaux s'ouvrir autour d'elle, et recevoir dans leur sein les voyageurs fatigués de la vie. Mais elle, elle attend encore....

.....

L'alouette chante dans les airs, au-dessus de la tombe des deux jumeaux. Comme toujours, la mère est assise là silencieuse, immobile.... Un vent d'orage passe sur le cimetière ; elle tressaille de tous ses membres.... Approchez et voyez ! sa tête est appuyée contre un des tilleuls plantés à côté de la tombe de ses enfants... ; et elle sourit doucement.... L'épreuve est finie !...

O vous, belles fleurs du printemps, chaque fois que

le soleil de mai vous rappellera du sein de la terre renouvelée ; croissez et ornez gracieusement le tombeau que n'arrosent plus les larmes d'une mère !

LÉOUZON LE DUC.

LE MALADE IMAGINAIRE.

SECOND ACTE.

Au second acte, M. Argan se promène dans sa chambre, selon l'ordonnance de M. Purgon. Vingt-quatre pas aller et venir.... Cependant, il reste embarrassé. Il ne sait s'il doit marcher en long ou en large.

Toinette annonce une visite.

« Parle bas, pendarde ! tu m'ébranles le cerveau. »

Entre Cléante, aimable jeune homme que le frère de M. Argan, voudrait marier à Angélique. Cléante se présente dans la maison comme remplaçant le maître de chant de mademoiselle, forcé d'aller à la campagne.

« Ne parlez pas si haut, monsieur, lui dit la maligne servante, vous pourriez ébranler le cerveau de mon maître. »

Cléante déclare qu'il est enchanté de voir que M. Argan se porte mieux.

« C'est faux ! s'écrie Toinette ; monsieur se porte toujours mal. »

— Mais, dit Cléante, je lui trouve bonne mine.

— Monsieur l'a fort mauvaise, réplique Toinette ; il n'a jamais été si malade. Il marche, il dort, il mange, il boit, mais il n'a jamais été si malade.

— C'est vrai, dit Argan. Allez chercher ma fille pour qu'elle prenne sa leçon.

— Si cela allait ébranler le cerveau de monsieur ?

— Non, j'aime la musique »

Angélique, se présente bientôt suivie de Toinette annonçant avec importance MM. Diafoirus père et fils.

« Place ! place ! qu'on se range.... »

M. Argan met la main à son bonnet en disant :



Ah ! malheureux ! ma pauvre enfant est morte. (Page 14, col. 2.)

« M. Purgon m'a défendu de me découvrir la tête. »

M. Diafoirus sourit avec grâce à cette déclaration contre le rhume de cerveau ; et puis les deux hommes se parlent en même temps et sans s'écouter pendant quelques minutes et s'arrêtent au même instant.

« Thomas Diafoirus, dit enfin le médecin à son fils, faites votre compliment. »

— Ne dois-je pas commencer par le père ?

— Certainement. »

Thomas se pose et dit :

« Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révéler en vous, etc., » jusqu'à la fin d'un grand discours qui amuse beaucoup Toinette. Puis Thomas dit à son père :

« Cela a-t-il bien été, mon père ? »

— Supérieurement. »

M. Argan ordonne à sa fille de saluer. Thomas alors, la prenant pour Béline, lui adresse la parole :

« Madame, c'est avec justice que le ciel vous a consacré le nom de belle-mère. ... »

Argan alors l'interrompt :

« Vous parlez à ma fille et non pas à ma femme. »

— Où est donc madame votre femme ?

— Elle va venir.

— Attendrai-je qu'elle soit venue, mon père ?

— Dites le compliment destiné à mademoiselle. »

Et Diafoirus fils entonne le troisième compliment ; puis il tire de sa poche le rouleau d'une thèse sur la circulation du sang et veut en faire hommage à Angélique, qui ne s'en soucie pas. C'est Toinette qui la prend à cause de l'image. Pour comble d'amabilité, le prétendant invite la jeune fille à assister à une dissection sur laquelle il doit raisonner. Enfin, M. Argan prie Cléante de faire chanter sa fille devant ces messieurs ; mais comme la chanson ne lui plaît pas, il congédie le musicien. Béline se présente enfin, et le fils Diafoirus recommence le compliment n° 2 ; mais comme il est interrompu par la politesse de la dame, il se trouble et reste court en prononçant seulement ces mots :

« On voit sur votre visage.... on voit sur votre visage... »

Décidément, M. Diafoirus le jeune manque de pince-nez; il ne voit rien du tout sur le visage de dame Béline.

« Thomas, dit prudemment M. Diafoirus le père, réservez le reste du compliment pour une autre fois. »

A ce moment, M. Argan, enchanté de l'éloquence du futur médecin, engage sa fille à mettre sa main dans la sienne. Angélique hésite. La belle-mère parle de couvent, et, à son instigation, le père ne donne à sa fille que quatre jours pour se décider. Les deux dames se retirent chacune de son côté.

Le malade imaginaire reste donc dans l'agréable



Toinette et Thomas Diafoirus.

compagnie d'un médecin et demi. M. Diafoirus premier veut prendre congé, mais M. Argan se récrie :

« Veuillez, je vous prie, m'apprendre comment je me porte. »

Quand on ne le sait pas, il faut bien s'en informer.

Diafoirus tâte le pouls du malade, et ordonne au jeune Thomas de s'emparer de l'autre bras pour voir

s'il saura porter un bon jugement. Voici donc M. Argan les deux bras étendus.

« Ce pouls est celui d'un homme qui ne se porte pas bien, prononce le petit Thomas Diafoirus.

— Bien, dit le père.

— Il est dur.

— Très-bien !

— Repoussant.
 — Parfait!!
 — Il est caprisant.
 — Sublime!!!
 — Ce qui est la preuve d'un désordre à la rate.
 — Bravo!!!!
 — Cependant, objecte M. Argan, M. Purgon indique le foie comme étant le siège de mon mal.
 — Eh! oui; la rate.... le foie.... qui dit l'un pense à l'autre. Et le cher confrère vous ordonne de manger force rôtis.
 — Du tout, rien que du bouilli.
 — Eh bien! qu'est-ce que je vous disais? rôtis, bouilli, c'est la même chose.
 M. Argan a une dernière et importante consultation à prendre auprès de maître Diafoirus.
 « Monsieur, permettez... Combien faut-il mettre de grains de sel dans un œuf?
 — Six, huit, dix, à votre choix, mais toujours un nombre pair. Dans les médicaments, ce sont les nombres impairs.
 — Très-bien; au revoir, messieurs. »
 Dès qu'ils sont partis, la belle-mère accourt et dit :
 « Mon fils, avant de sortir, je viens vous prévenir qu'Angélique cause dans le salon avec un monsieur.
 — Qui est-ce?
 — Je n'en sais rien, mais votre petite fille Louison, qui est avec eux, vous le dira bien.
 — Envoyez-la-moi. »
 La petite Louison arrive en toute hâte.
 « Me voici; qu'est-ce que vous voulez, mon papa?
 — Avancez. Tournez vous, levez les yeux, regardez-moi... Hein?
 — Quoi?... mon papa.
 — N'avez-vous rien à me dire?
 — Ah! si; pour vous amuser, je vais vous conter Peau d'âne ou bien la fable du Corbeau et du Renard. Je la sais.
 — Ce n'est pas cela que je demande.
 — Quoi donc?
 — Vous savez bien ce que je veux dire.
 — Non, papa.
 — Ah! c'est ainsi que vous m'obéissez.... Ne vous ai-je pas recommandé de me dire tout ce que vous voyez?
 — Oui, papa.
 — Eh bien?...
 — Eh bien?
 — N'avez-vous rien vu aujourd'hui?
 — Non, papa.
 — Bien sûr?
 — Bien sûr.
 — Attendez-moi, je vais vous faire voir quelque chose. »
 Le père va prendre une poignée de verges en disant :
 « Ah! petite menteuse, vous ne me dites pas avoir vu un monsieur dans le salon.... »
 Louison pleurant : « Hi! hi! »
 Le papa la prend par le bras :
 « Voici qui vous apprendra à mentir.
 — Paardon.... paapa....
 — Il faut d'abord que vous ayiez le fouet pour n'avoir rien dit, ensuite nous verrons.
 — Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet!...

— Vous l'aurez.
 — Oh! que je ne l'aie pas!... »
 M. Argan déclare qu'il veut décidément la fouetter; il la saisit un peu rudement.
 « Allons! allons!
 — Ah! papa, vous m'avez blessée?... Attendez.... je suis morte!... »
 Elle ferme les yeux et ne bouge plus.
 « Louison! Louison! Ah! mon Dieu! ma fille... Ah! malheureux! ma pauvre enfant est morte. Qu'ai-je fait? Ma pauvre petite Louison!...
 — Papa, ne pleurez pas, je ne suis pas morte tout à fait.
 — Ah! la petite rusée! Je vous pardonne pour cette fois, mais dites-moi bien tout.
 — Oh! oui, mon papa.
 — Prenez garde, mon petit doigt me dira si vous mentez.
 — Oui, papa; j'ai vu un monsieur dans le salon.
 — Eh bien?
 — Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a répondu qu'il était le maître de chant de ma sœur.
 — Après?...
 — Angélique est venue.
 — Ensuite?
 — Elle lui a dit de s'en aller, mais il est resté.
 — Qu'est-ce qu'il disait?
 — Toutes sortes de choses.
 — Lesquelles?
 — Je ne les ai pas comprises.
 — Et puis?
 — Et puis ma belle maman est venue à la porte et il est sorti.
 — Il n'y a rien autre?
 — Non, papa.
 — Allons, allez-vous-en.... Que d'affaires, je n'en puis plus. Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. »
 Et M. Argan se laisse tomber dans son fauteuil. Louison est partie pour jouer, mais voici Béralde, le frère du bourgeois, qui se présente à lui.
 « Bonjour, mon frère, dit Béralde; comment vous portez-vous?
 — Très-mal.
 — Comment, très-mal?
 — Oui, je suis si faible qu'il m'est impossible de parler. »
 Béralde déclare qu'il est venu proposer un parti pour sa nièce Angélique; mais ce pauvre M. Argan, si faible, se lève brusquement de sa chaise, et, comme il ne peut parler, il profère une torrent de paroles irritées par lesquelles il accuse Angélique d'être une friponne, une impertinente et une effrontée, qu'il mettra dans un couvent sous deux jours.
 « Très-bien, répond le frère; je suis enchanté que ma visite vous fasse du bien; voici les forces qui reviennent un peu, nous parlerons d'affaires plus tard. Je vous amène un divertissement meilleur qu'une ordonnance de M. Purgon. »
 Et sur cela se termine le deuxième acte.
 Second intermède.
 A cet acte succède un intermède de danses et de chansons auxquelles se livrent des Égyptiens et des Égyptiennes vêtus en Maures, dit le texte. Ils font

sauter avec eux des singes qu'ils ont pour compagnons, mais ces jolies bêtes s'abstiennent de chanter.

Mme JULIETTE CUVILLIER-FLEURY.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LA FEMME DE L'AVEUGLE.

Vers la limite du département du Jura, dans la partie des montagnes la plus voisine de la Suisse, se trouve un joli village que ses lacs, ses bains, ses rochers rendent riant et pittoresque. C'était là qu'étaient nés Gaspard et Marguerite; tous deux appartenaient à de pauvres familles; tous deux perdirent leurs parents de bonne heure; tous deux s'aimaient dès l'enfance, et ce commun malheur rendit plus vive encore leur tendresse mutuelle. Ils se promirent d'être l'un à l'autre.

Leur mariage allait avoir lieu, lorsque Gaspard, en faisant jouer une mine pour tirer de la pierre d'une carrière, fut blessé si grièvement, qu'après de longues et cruelles souffrances, il demeura aveugle, sans espoir de recouvrer jamais la vue. Alors il dit à Marguerite :

« Laisse-moi; épouse un homme qui puisse te gagner du pain; je trouverai quelque petit garçon qui me conduira pour mendier le mien.

— Que je t'abandonne! s'écria Marguerite; que je t'abandonne à présent! Et si le malheur fût tombé sur moi, m'aurais-tu abandonnée, toi?

— Oh non! murmura Gaspard en élevant vers le ciel ses yeux qui ne voyaient plus, Dieu m'en est témoin. »

Peu après, leur mariage fut célébré; il y eut bien quelques gens au cœur égoïste et à l'esprit faux qui haussèrent les épaules en disant que Marguerite faisait une folie; mais excepté eux, tout le monde l'approuva et manifesta hautement de l'estime pour elle. Sa tendresse pour son mari, qui ne se démentit jamais, son assiduité au travail, sa bonne conduite, la firent respecter de tout le canton.

L'âge, en augmentant les besoins du mari et de la femme, leur enleva les moyens d'y subvenir; mais, dans le pays, on se fit un honneur d'assurer le repos et le bien-être de leurs vieux jours. Pas une ménagère qui ne s'empressât de porter à Marguerite un des gâteaux dont elle avait coutume de régaler sa famille aux jours de grande solennité; pas un fermier qui ne se montrât fier d'aider à remplir la mesure de froment qui suffisait à la provision de l'heureux et pauvre ménage : ils étaient révérents et chéris, et il n'y avait pas de petit garçon, quelque étourdi qu'il fût, qui ne se rangeât respectueusement pour les laisser passer, lorsque, le dimanche, ils allaient ensemble à la messe de la paroisse.

Tant qu'ils vécurent, en voyant l'ordre et la propreté qui régnaient dans leur cabane, chacun sentait qu'ils étaient heureux et disait qu'ils l'avaient bien mérité.

T. H.

LA SOURCE DE L'ARVÉRON.

L'Arvéron est un torrent considérable qui sort de l'extrémité inférieure du glacier des Bois par une grande arche de glace que les gens du pays nomment l'embou-

chure de l'Arvéron, quoique, au vrai, ce soit là sa source, ou du moins le premier endroit où il se montre à découvert.

C'est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs. Que l'on se figure une profonde caverne dont l'entrée est une voûte de glace de plus de cent pieds d'élévation, sur une largeur proportionnée; cette caverne est taillée par la main de la nature au milieu d'un énorme rocher de glace, qui, par le jeu de la lumière, paraît très-blanche et opaque comme la neige; la transparence est verte comme l'algue marine; du fond de cette caverne sort avec impétuosité une rivière blanche d'écume, et qui souvent roule dans ses flots de gros rochers de glace du milieu desquels semble sortir l'obélisque de Dru, dont la cime va se perdre dans les nues; enfin, tout ce tableau est encadré par les belles forêts de Montanvert et de l'aiguille du Bochard, et ces forêts accompagnent le glacier jusqu'à sa cime, qui se confond avec le ciel.

En hiver, il n'y a point du tout de voûte; l'Arvéron, alors tout petit, sort en rampant de dessous la glace, qui descend en talus jusqu'au niveau du terrain; mais lorsque les chaleurs enflent les eaux de ce torrent et facilitent la désunion des parties de la glace, il ronge par les côtés les glaces qui gênent sa sortie; alors celles du milieu n'étant plus soutenues, tombent dans l'eau qui les entraîne, et il s'en détache ainsi successivement des morceaux jusqu'à ce que la partie supérieure ait pris la forme d'une croûte dont les parties se soutiennent mutuellement. Cette voûte change d'un jour à l'autre; quelquefois elle s'écroule en entier, mais il s'en reforme bientôt une nouvelle. DE SAUSSURE.

ANECDOTE.

Swift, auteur des *Voyages de Gulliver*, voyageait le plus souvent à pied, un livre à la main; et quand une fois il s'absorbait dans sa lecture, il marchait alors jusqu'à la nuit sans cesser de lire et sans s'arrêter. Un jour qu'il allait ainsi de Dublin à Waterford, suivi d'un domestique qui, pour lui servir son repas de bonne heure et prévenir ses impatiences, n'avait pas eu le temps de manger, ils furent rencontrés par un gentilhomme irlandais dont la demeure était peu éloignée. Celui-ci, ne connaissant pas le docteur Swift, demanda par curiosité son nom au domestique ennuyé qui le suivait à une certaine distance. Le valet, presque aussi original que le maître, répondit :

« C'est M. Swift, doyen de Saint-Patrice, et je le sers pour mes péchés.

— Où allez-vous donc à cette heure? reprit le gentilhomme.

— Droit au ciel par le plus court chemin, repartit le domestique.

— Je ne vous conçois pas, dit le gentilhomme.

— Rien de plus clair, cependant, répliqua le valet; mon maître prie et lit son bréviaire, et moi je suis à jeun. Où va-t-on, à votre avis, par le jeûne et par la prière? »

Le gentilhomme sourit et ne crut pas détourner les deux voyageurs de la voie du salut en les hébergeant dans son château. Un Anglais facétieux a dit à ce sujet : « L'un priait pour deux, l'autre jeûnait pour deux; ils allaient au ciel l'un portant l'autre. » D.

